

Henri CALET

JE NE SAIS ÉCRIRE QUE MA VIE

Édition établie et présentée
par Michel P. Schmitt

Préface de Joseph Ponthus

Presses universitaires de Lyon

Préface AUX FLÂNEURS DES DEUX RIVES

Joseph Ponthus

Pour toucher, pour voler un peu de vérité humaine, il faut approcher la rue. L'homme se fait par l'homme. Il faut plonger avec les hommes de la peine dans la peine, dans la boue fétide de leur condition pour émerger ensuite bien vivant, bien lourd de détresse, de dégoût, de misère et de joie. Avec les hommes de la peine, il faut vivre dans le coude à coude. Mélanger aux leurs sa sueur, les suivre dans leurs manifestations bêtes et grandioses. Toucher leurs plaies des cinq doigts, boire à leurs verres, pleurer leurs larmes, faire gémir leurs femmes, partager leurs pauvres espoirs et leurs petits bonheurs¹.

C'est une immense joie en même temps qu'un grand péril de devoir préfacier un livre sur un auteur que j'affectionne depuis longtemps. En effet, à qui s'adresser : aux lecteurs qui vont découvrir ses livres, à ceux qui le chérissent depuis toujours et entretiennent sa flamme, à Michel P. Schmitt qui a établi cette très belle édition, à Henri Calet ou bien à moi-même ?

Les entretiens des grands auteurs ont ceci de profondément bouleversant qu'ils révèlent l'homme tout autant que l'œuvre, l'éclairent et la pondèrent.

Chez Calet, on le sait, la frontière est ténue entre sa vie et ses livres. *Je ne sais écrire que ma vie*, on n'aurait pu trouver plus beau et plus juste titre à ce volume. Sa vie mais aussi la vie des humbles, des simples, des oubliés, des gens de la rue, des pétochards qui fuient, des larcineurs, des prostituées... Sa vie et, partant, notre vie.

1. Louis Calaferte, *Requiem des innocents*, Paris, Julliard, 1952.

Je dois avoir une vingtaine d'années et commence à m'aventurer un peu plus loin que mes grands classiques. Je découvre Guilloux, Fallet, Blondin, Nimier, Dabit ou d'autres, autant de « petits maîtres » de la littérature française du xx^e siècle qu'on oublie un peu trop, hélas, qu'on ne lit et dont on ne parle plus guère, sinon entre initiés, confidents ou amis.

Et puis Calet. Tout commence bien entendu avec *La Belle Lurette*. Pour lui, en tant qu'écrivain, mais aussi pour moi, en tant que lecteur. Ces zones d'ombre, cet anarchisme bienveillant et bravache, cet amour des chansons populaires, cet humour et cette mélancolie en sourdine, et surtout, ce style.

Impécunieux comme un gamin d'une vingtaine d'années, tout comme Calet devait l'être, j'écume les librairies d'occasion pour trouver ses autres livres à moindre coût. Peut-être même en ai-je volé, je ne m'en souviens plus ; peut-être l'a-t-il fait aussi à l'époque, l'histoire ne le dit pas.

Sur mon édition d'occasion défraîchie du *Bouquet* imprimée en 1972, la première page porte cette dédicace : « Mai 1981, à Ghislaine, pour que tu comprennes, Edmond ».

J'ignore bien évidemment tout de cet Edmond, mais je me plais à imaginer ce moment de vie quand il a osé offrir ce livre après la victoire de François Mitterrand à l'élection présidentielle. « C'est bon, la gauche est passée, les communistes sont au gouvernement, je peux bien maintenant avouer avoir été comme les autres, ni collabo ni résistant. » Et Calet de sourire, de là-haut, je veux le croire. L'histoire serait si belle.

Comment se serait appelé Edmond si Calet s'en était saisi ? Gaydamour, Barbapou, Ponthus peut-être...

Par la grâce d'un livre bien reçu par la critique, la profession et le public, me voici, comme Calet, rendu à exercer « le métier d'écrivain », ainsi qu'il le définit à de nombreuses reprises dans cet ouvrage. Drôle de métier, en vérité, et Calet montre l'ombre du décor : les traites, charges et loyers à payer ; devoir accepter d'écrire articles, chroniques pour quelques salaires ; rêver du prochain grand roman mais avoir besoin de vacances ; se foutre un peu des confrères et envoyer en l'air certaines questions des journalistes ; être dans son coin du 14^e arrondissement avec le Lion de Belfort pour boussole. La reconnaissance qui ne vient pas toujours à sa juste valeur.

C'est un Calet méconnu que nous découvrons grâce au travail rigoureux et exhaustif de Michel P. Schmitt, un travail colossal pour réunir des textes souvent inédits, sinon pilonnés, qui révèlent non le Calet des livres, mais celui du métier. Nous voici plongés dans l'ombre de son travail et de ses doutes, lui qui n'aimait rien tant que les zones d'ombre de Paris et de ses petites gens.

À ce titre, le texte « L'écrivain dans la bergerie » est absolument exceptionnel. On y découvre notre écrivain, ayant accepté de céder aux sirènes de la modernité, faire une séance de dédicaces dans un grand magasin. Ce qui peut sembler aujourd'hui monnaie courante, à savoir assurer le « service après-vente » d'un livre, devient ici une épopée et le symbole de l'art poétique de Calet : humour, tendresse, dérision, douleur en même temps qu'une profonde réflexion sur la littérature et le métier d'écrivain.

Car à quoi bon ? semble se demander Calet tout au long de ces pages lumineuses. Vendre des livres sur le stand d'un grand magasin pendant la semaine du blanc quand les clients cherchent des draps plutôt que des « souvenirs d'enfance, des impressions de captivité, un journal de voyage et même un roman flamand [...] Et les draps ont le pas sur les livres (c'était le fond de sa pensée). Pour ma part, j'achèterais volontiers une ou deux paires de draps, mais il me faudrait vendre beaucoup de livres. Cette exposition de blanc était bien gênante². » À quoi bon ?

Dans ce texte tragi-comique de l'écrivain et des paires de draps, des clients interpellent Calet pour lui demander où se trouve tel ou tel produit, le prenant pour un homme de rayon. La situation pourrait l'amener à écrire un texte désespéré, revendicatif, larmoyant, voire cynique. Non, ce qui est remarquable, comme toujours chez lui, c'est qu'il ne se départit jamais de son humanité. Non, nous sommes avec notre bonhomme, là, simplement, à essayer de faire le métier avec humanité.

C'est, je crois, cette humanité-là qui me touche le plus depuis des années. À la faveur de cette préface, j'ai donc relu, non pas Calet, mais mon Calet. La nuance est de taille, je ne l'applique qu'aux auteurs chers à ma vie comme s'ils étaient des membres de ma famille, des amis. Même si mes exemplaires accusent le poids des ans, des dédicaces

2. Voir « L'écrivain dans la bergerie » (p. 92-97).

surannées, des notes de lecture écrites dans les marges, ils n'ont pas pris une ride.

J'ai parlé de *La Belle Lurette* et du *Bouquet*, qu'on me permette quelques mots sur un de ses livres les plus importants : *Le Tout sur le tout*, ce chef-d'œuvre un peu foutraque, aux trois parties mal fagotées. Comme l'indique le titre, il y a là tout Calet et la quintessence de son talent. Il y a donc forcément Paris. Il est bien entendu impossible de parler de Calet sans parler de Paris. En relisant *Le Tout sur le tout*, j'ai relevé ce passage :

Paris à la marche, Paris par les pieds, Paris sous les semelles. À chaque foulée, où que l'on aille, on fait lever une poussière de souvenirs sur ces trottoirs que l'on a usés.

Je ne puis faire deux pas sans me rencontrer, je retrouve mon image dans ces murs témoins qui sont comme des glaces déformantes où je me vois petit, grand, mince, pâle, drôlement attifé, sans jamais rire, avec des mines de fuyard.

Et je me prends en filature à travers les ans et les rues.

Je vadrouille autour de mon passé, j'en ramasse, ici et là, de menus morceaux, il en traîne un peu partout, je tâche à le reconstituer, comme si l'on pouvait exister une fois de plus...

Comment ne pas voir dans ces lignes écrites en 1948 l'ombre à venir d'un autre grand piéton de Paris ? La légende veut que Patrick Modiano ait reconnu une fois avoir piqué des citations du livre de Calet sur les graffitis de la prison de Fresnes pour son *Dora Bruder*. C'est bien plus, je crois, ce que cet autre génie qu'est Modiano doit à Calet : une influence souterraine – le nom des lieux et des ambiances brumeuses, les enseignes de cafés interlopes, les deux rives de la Seine loin desquelles Modiano et Calet se dessèchent.

C'est un des grands mérites des entretiens retranscrits dans *Je ne sais écrire que ma vie* de voir Calet parler de sa ville, de son 14^e arrondissement et des autres, des rues et des places, de l'amour viscéral qu'il leur porte. « Au fond, je crois que ce que j'aimerais faire, c'est une littérature arrondissementière ».

Mais là n'est bien entendu pas le seul mérite de ce livre. Outre la recension exhaustive des œuvres, des articles, des entretiens donnés par Calet – ce qui constitue déjà en soi un apport majeur –, l'ouvrage, conçu de manière chronologique, entremêle finement le contexte

historique et littéraire de l'époque, la biographie de Calet et les textes rassemblés par Michel P. Schmitt.

Il en apprendra ainsi autant au néophyte afin de lui permettre d'aimer sans détour l'œuvre, le personnage et l'écrivain qu'au passionné, assuré de trouver dans ces pages nombre d'inédits. Il m'en a appris aussi, à moi, qui ne suis ni néophyte ni expert mais jusqu'alors simple amoureux des quelques livres de Calet que j'avais lus.

Comme lui, je suis du peuple et n'ai jamais été que ça : chômeur, travailleur social, ouvrier dans l'agroalimentaire. Comme lui, je crois n'avoir jamais su écrire que moi et les petites vies qui m'entourent. Comme lui, il se trouve aujourd'hui par bonheur que je fais le métier d'écrivain.

En terminant cette préface, j'aimerais un envoi à la hauteur de mes désirs mais je ne trouve rien. Rien de mieux que ces lignes d'un entretien de 1949 où Calet résume sa vie, celle de ses héros, ce que j'aime dans la littérature, qui préfigure le *Requiem des innocents* de Calaferte cité en exergue. Je ne trouve rien de plus beau ni de plus intelligent à raconter.

Si mes héros, qu'ils se nomment Cagnieux, Gaydamour ou Feuillauvent, sont toujours ce qu'on appelle des petites gens, c'est parce que je les ai sous la main, près de moi et dans le cœur. Il m'est agréable – et nécessaire – de rappeler continuellement qu'ils existent, ce qu'ils n'ont pas le loisir de faire eux-mêmes. Ils sont très occupés d'autre chose, ils vont de leur maison à l'usine ou de l'usine à la maison, car ils travaillent beaucoup, ils se couchent de bonne heure, on les aperçoit à peine, bien qu'ils soient des millions. Ils sont la modestie même. On les inscrit à la naissance sur un registre, on leur donne diverses cartes – carte d'électeur, carte d'alimentation –, on leur donne même un livret militaire, et puis, un jour, on les raye du registre. En somme, c'est comme si rien ne s'était produit. Je trouve que cela vaut la peine de parler un peu d'eux tous, et puis, c'est encore une façon de parler de soi-même³.

3. Voir « L'humour gris qui pourrait être le mien » (p. 99-102).